

Pontages hélicoïdaux

Les pontages coronariens seraient plus efficaces s'ils avaient une structure hélicoïdale : Colin Caro, biophysicien de l'Imperial College, à Londres, a montré que les vaisseaux présentant une telle structure facilitent l'écoulement du sang, tout comme une bouteille pleine d'eau se vide plus rapidement quand on fait tourner le liquide.

Bacille de la tuberculose

la tuberculose tue plus de trois millions de personnes dans le monde, continue à se répandre dans les pays en développement et réapparaît dans les pays industrialisés. Le génome du bacille de la tuberculose a été entièrement séquencé par l'équipe de Stewart Cole, de l'Institut Pasteur, et une équipe britannique, ce qui facilitera l'identification des gènes de résistance à certains antibiotiques, de latence (la bactérie se terre dans l'organisme infecté, mais n'est pas éliminée) et de virulence (la maladie est plus ou moins grave selon la souche contaminante).

Le déclin des mâles

La proportion de nouveau-nés garçons par rapport aux filles augmente après les guerres. Nul n'a pu expliquer ce phénomène en termes physiologiques, aussi a-t-on invoqué la providence divine qui pourvoyait ainsi au remplacement des soldats morts au champ d'honneur. Le surplus de garçons par rapport aux filles est en train de diminuer, faiblement, mais certainement, dans les pays développés. Pourquoi, nul ne le sait, mais l'absence de cause identifiée amène à accuser la pollution, l'anti-providence moderne.

Des parfums sur la toile

Un brevet (EP 831 384) a été déposé : l'objet de l'invention porte sur un dispositif distributeur de parfums, commandé par des instructions liées au message véhiculé sur l'Internet. Un texte traitant des forêts déclencherait ainsi la libération d'arômes forestiers préalablement encapsulés dans les ordinateurs, un article sur les océans serait accompagné d'odeurs iodées. Les déclarations passionnées des messageries roses auraient pour accompagnement des senteurs torrides de fleurs entêtantes.

Kampala : la campagne à la ville

Les crises politiques et économiques africaines modifient le paysage urbain.

Pour étudier les relations entre violence et urbanisation en Afrique, Bernard Calas, géographe à l'Université de Saint-Étienne, partit en 1988 à Kampala, capitale de l'Ouganda, où la guerre avait fait rage pendant 20 ans. Kampala avait été épargnée par les combats, mais la ville avait été occupée par l'armée qui pillait, violait et terrorisait la population. À ces maux s'ajoutait un effondrement économique dû à la guerre. Pourtant, la ville continua à croître, alimentée par un nombre croissant de ruraux déracinés, notamment ceux qui fuyaient les zones de combat.

Comment survivaient les citadins, anciens et nouveaux ? En cultivant d'abord leurs jardins. À l'exception d'un quartier de type européen qui rassemble les administrations, l'agglomération urbaine est parsemée de champs : 40 pour cent des ressources alimentaires kampalaises sont produites en ville. Les citadins ne pouvaient survivre à l'aide de leur seul salaire (le pouvoir d'achat associé au salaire minimal de 1984 équivalait à dix pour cent de celui de 1972), et recherchaient des revenus complémentaires : une classe de salariés-commerçants-cultivateurs est apparue. La culture assurait aussi l'approvisionnement urbain, l'acheminement des produits de la campagne étant handicapé par la détérioration du réseau

roucier, la réduction du nombre de véhicules et les barrages militaires sur les routes.

Socialement, il n'y a pas non plus de rupture entre milieux ruraux et urbains : le réseau familial est étendu, et les familles sont réparties entre la ville et la campagne. Ces réseaux familiaux protègent citadins et ruraux : lorsque l'argent manque en ville, les ruraux envoient de la nourriture et accueillent les enfants des villes ; lorsque les combats dévastent les campagnes, ou en période de sécheresse, les citadins envoient matériel agricole et argent. Ces milieux sont complémentaires dans un réseau de « protection sociale » assuré par les familles (l'État ne dispense aucune aide).

Avec la reprise économique, commençant à Kampala en 1986, le retour de la confiance et des capitaux étrangers inversent-ils la situation, en redonnant à la ville un visage plus urbain au sens européen ? Non, au contraire : le système « agro-rurbain » mis en place pendant la guerre se perpétue, car les inégalités se creusent entre les classes sociales qui bénéficient de la reprise (employés qualifiés, commerçants) et les autres (petits fonctionnaires, ruraux déracinés, etc.). Le système agro-rurbain, qui produit des biens alimentaires bon marché, assure la survie des plus pauvres. Le tissu de solidarités familiales modère ainsi des effets négatifs du libéralisme.

B. Calas poursuit ses recherches dans d'autres villes d'Afrique orientale, telles Zanzibar et Dar-Es-Salaam, en Tanzanie, et Nairobi, au Kenya, qui souffrent de graves crises économiques, mais pas de violences. Les formes d'urbanisation de ces villes sont similaires à celles de Kampala : le développement des systèmes agro-rurbains n'est pas spécifique d'un contexte de violence.



Le paysage de la ville de Kampala s'est « ruralisé » lors de la crise militaire, politique et économique qui a sévi entre 1966 et 1986. L'auto-suffisance alimentaire a ainsi été assurée.

La masse du neutrino

L'expérience SuperKamiokande découvre les oscillations des neutrinos.

En 1931, Wolfgang Pauli postulait l'existence d'une particule dénommée neutrino dont l'énergie compensait le déficit énergétique observé dans la désintégration bêta des noyaux radioactifs. Sa masse, comme celle du photon, était alors considérée comme nulle, mais aujourd'hui, cette hypothèse est remise en question : une équipe américano-japonaise vient d'annoncer l'existence d'un neutrino massif.

Le neutrino est une particule neutre qui n'interagit avec la matière que par l'intermédiaire de la force nucléaire faible, l'une des quatre forces de la nature. Cette force n'agit qu'à très faible distance et l'étude du neutrino n'en est que plus délicate : la plupart des neutrinos traversent la Terre sans interagir.

La traque des neutrinos a commencé dans les années 1950 et l'on a découvert non pas un neutrino, mais trois, chacun associé à une famille de leptons, des particules insensibles à la force nucléaire forte. Les physiciens ont identifié trois familles de leptons : celle de l'électron, celle du muon et celle du tau. Chaque famille comprend des représentants chargés, comme l'électron, et des particules neutres, tel le neutrino.

Lors d'une réaction nucléaire, un électron peut se transformer en un neutrino. Si les neutrinos ont une masse strictement nulle, la physique des particules stipule que ces échanges doivent se faire en famille : un neutrino électronique ne peut se changer en neutrino muonique. En revanche, si les neutrinos ont une masse, les échanges peuvent se faire « en dehors du clan ». Ainsi, un neutrino électronique peut se changer en neutrino muonique au cours du temps, et réciproquement. On nomme un tel changement une « oscillation des neutrinos ». La probabilité de changement dépend de deux facteurs : la différence des carrés des masses entre les neutrinos échangés et la durée entre l'instant de leur formation et l'instant de leur interaction (dénommée temps de vol).

Plus ce temps de vol est long, plus les neutrinos oscillent. Pour étudier des neutrinos dont le temps de vol varie, on

mesure la distance parcourue entre le point de formation du neutrino (sa source) et son point de disparition (l'interaction).

L'expérience *SuperKamiokande*, située au Japon, étudie les neutrinos atmosphériques. Lorsque les protons du rayonnement cosmique entrent en collision avec des atomes de la haute atmosphère, à dix kilomètres d'altitude, des gerbes de particules contenant des neutrinos sont émises. Le détecteur reçoit des neutrinos qui proviennent de toute l'atmosphère et qui ont parcouru des distances différentes : les neutrinos créés à la verticale du détecteur ont parcouru une dizaine de kilomètres, tandis que ceux créés aux antipodes du détecteur ont traversé toute la Terre, soit près de 13 000 kilomètres. Ainsi, la direction d'arrivée des neutrinos indique la distance parcourue, donc leur temps de vol, car on connaît leur vitesse.

Installé dans une mine, à 700 mètres de profondeur pour éviter la contamination par d'autres particules, le détecteur de *SuperKamiokande* est constitué d'une cuve cylindrique remplie de 50 000 tonnes d'eau très pure. Toutes les heures environ, un neutrino atmosphérique interagit

avec un quark contenu dans un noyau d'oxygène de l'eau. Une particule chargée de haute énergie, un électron ou un muon, est alors émise. Cette particule poursuit son chemin quelques mètres dans l'eau avant d'être absorbée.

Lors de ce déplacement, un cône de lumière est émis ; la lumière est alors enregistrée par quelques-uns des 13 000 photomultiplicateurs qui couvrent la paroi interne de la cuve. De l'analyse de cette lumière, on déduit la direction de la particule, son énergie et sa nature. Grâce à cette détermination, on sait quel type de neutrino a interagi dans la cuve, car un neutrino électronique produit un électron et un neutrino muonique, un muon.

Quels sont les résultats ? Connaissant, par une autre méthode, combien de neutrinos électroniques et de neutrinos muoniques sont produits dans l'atmosphère, les résultats de *SuperKamiokande* montrent que certains neutrinos muoniques produits disparaissent, tandis que les neutrinos électroniques sont stables (en accord avec les résultats de l'expérience de Chooz, publiés en 1997).

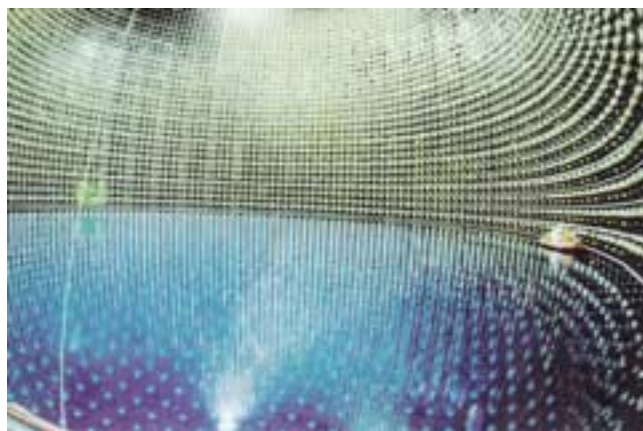
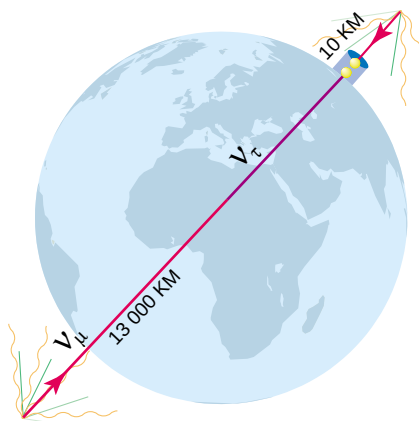
Les neutrinos muoniques disparaîtraient, parce qu'ils se transformeraient en neutrinos tauïques. Or, de tels échanges entre familles n'ont lieu que si les particules ont une masse. On en déduit que ces deux neutrinos ont une masse, mais aucune valeur ne peut être déduite de cette observation (au mieux connaît-on la différence du carré de leur masse).

Si les résultats de *SuperKamiokande* sont probants, ils supposent, toutefois, que l'on connaisse bien la source des neutrinos atmosphériques. Or, les incertitudes sur le flux de ces neutrinos sont voisines de 15 pour cent. Pour confirmer les oscillations, les physiciens projettent des expériences qui utiliseront des sources connues

de neutrinos, tels les accélérateurs de particules.

La première étape aura encore lieu au Japon, où l'on dirigera un faisceau de neutrinos de l'accélérateur KEK, près de Tokyo, vers le détecteur de *SuperKamiokande* situé à 250 kilomètres. Le faisceau sera prêt au printemps 1999, et il faudra trois ans pour accumuler 600 événements. Un programme européen projette d'envoyer un faisceau entre le CERN et le tunnel du Gran Sasso, en Italie, à 730 kilomètres. Si les décisions sont prises rapidement, le faisceau et les détecteurs seront prêts en 2003.

Yves DECLAIS, Institut de physique nucléaire de Lyon



La cuve de 50 000 tonnes d'eau de *SuperKamiokande* (en bas), ici à moitié remplie, est recouverte de 13 000 photomultiplicateurs. Ces derniers enregistrent la lumière émise par l'interaction d'un neutrino venant de l'atmosphère avec un quark contenu dans un noyau d'oxygène de l'eau très pure de la cuve. Les neutrinos détectés sont créés dans l'atmosphère, vers dix kilomètres d'altitude (en haut). Plus la distance parcourue est grande, moins on détecte de neutrinos muoniques (ν_μ), car ils se sont transformés en neutrinos tauïques (ν_τ).

Né de père absent

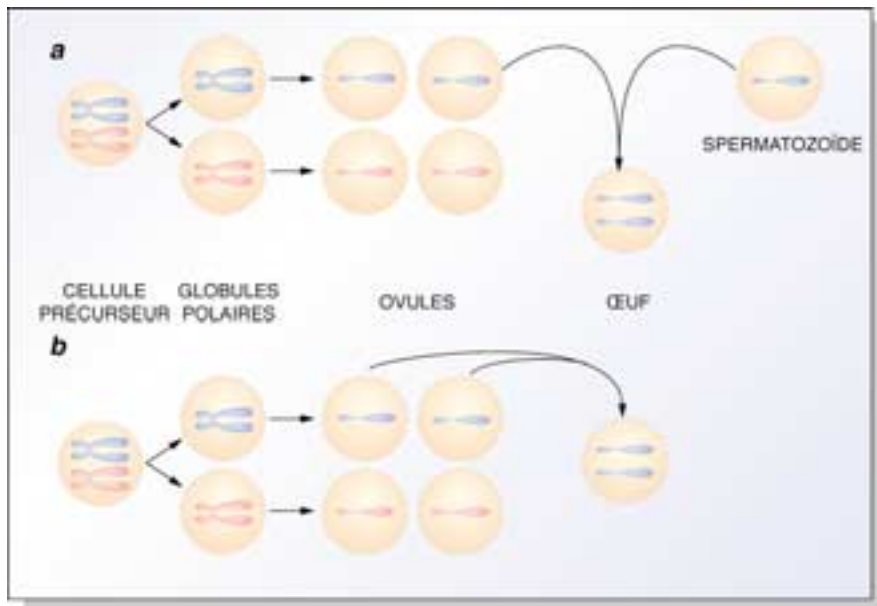
Des serpents femelles donnent naissance à des mâles sans s'accoupler.

Un animal naît généralement de l'accouplement de deux individus de sexes différents. Toutefois, dans certaines espèces, les femelles peuvent donner naissance à des jeunes sans le concours d'un mâle : c'est la parthénogenèse. On observe ce mode de reproduction chez des invertébrés (abeilles, pucerons...) et chez quelques vertébrés, dont plusieurs reptiles.

Ainsi le gecko, petit lézard du Pacifique Sud, est une espèce unisexuée qui se reproduit par clonage : tous les individus sont des femelles. Jusqu'à présent, la parthénogenèse n'était attestée que pour une seule des 2 800 espèces de serpents recensées. Des biologistes viennent de découvrir que cinq autres espèces peuvent aussi se reproduire par parthénogenèse, les femelles ne donnant alors naissance qu'à des mâles.

Des serpents femelles d'espèces bisexuées, maintenus en captivité en l'absence de mâles, produisent des jeunes. Fécondent-elles leurs ovules avec du sperme stocké dans leurs voies génitales, comme c'est souvent le cas chez les reptiles ? C'est peu probable, car les spermatozoïdes ainsi emmagasinés ne resteraient viables qu'une dizaine de mois, et l'une des femelles procréatrices n'a pas eu de contact avec un mâle depuis 14 ans. En outre, la comparaison de l'ADN des femelles et de leurs jeunes confirme l'absence d'éléments d'origine paternelle. Aucun doute possible : les jeunes sont issus de parthénogenèse.

Pourquoi, au contraire de ce qui se passe pour les lézards, tous ces jeunes serpents nés sans père sont-ils des mâles ? Dans le cas de la reproduction sexuée « normale », les cellules sexuelles des deux sexes, les gamètes, sont produites lors de la méiose à partir d'une cellule précurseur. Celle-ci, qui contient n paires de chromosomes (n dépend de l'espèce), se divise d'abord en deux globules polaires, qui contiennent chacun n chromosomes (un de chaque paire). L'un de ces globules est éliminé et, dans le second, les deux brins d'ADN qui composent chaque chromosome se séparent. Ce second globule se divise alors en deux nouveaux globules polaires, qui contiennent chacun n brins d'ADN. Chaque globule devient un gamète fonctionnel : un œuf résultera de la fusion de ce gamète avec un gamète de l'autre sexe.



Chez les reptiles, la femelle porte deux chromosomes sexuels différents (on n'a figuré que ces deux chromosomes, en bleu et en rouge, dans les cellules), et le mâle en porte deux identiques (ici, bleus). Lors de la production de cellules sexuelles par la femelle (a), une cellule précurseur (à gauche) se divise en deux « globules polaires », qui contiennent chacun un chromosome sexuel différent. Puis chaque globule polaire se divise à son tour, et forme un ovule fonctionnel. Dans plusieurs espèces de serpents, deux évolutions sont possibles. Si la femelle s'accouple avec un mâle, un œuf est formé par fusion de l'ovule avec un spermatozoïde (en haut à droite). En l'absence d'accouplement (b), les deux ovules issus du même globule polaire fusionnent et forment un œuf, qui contient ainsi deux chromosomes sexuels identiques : c'est un mâle.

Dans le cas des serpents parthénogénétiques, les deux ovules issus de la seconde division fusionnent, comme si l'un d'eux était un spermatozoïde, et forment un œuf. Chez les reptiles, la femelle porte deux chromosomes sexuels différents, Z et W, tandis que le mâle possède deux chromosomes sexuels identiques (ZZ) (chez les mammifères, en particulier chez l'homme, c'est le mâle qui porte deux chromosomes sexuels différents). Lors de la méiose, la division de la cellule précurseur du gamète produit deux globules polaires qui ne contiennent chacun que l'un des deux chromo-

somes sexuels : Z ou W. Les deux globules formés par la seconde division contiennent donc tous les deux le même chromosome sexuel. La fusion de ces deux globules produit un œuf de type ZZ ou WW. Le développement d'un œuf qui contient deux chromosomes sexuels Z produit un mâle. Les œufs qui contiennent deux chromosomes W, en revanche, ne correspondent à aucun des deux sexes et ne se développent donc pas : on observe effectivement une forte proportion d'œufs stériles chez ces femelles qui ne s'accouplent pas.

Catherine PERRIN

Moussons inattendues

Des moussons vieilles de 525 000 ans remettent en question les modèles d'évolution des climats.

Depuis un million d'années, les pluies tropicales d'été, nommées moussons, sont renforcées tous les 20 000 ans environ (quand la Terre passe au plus près du Soleil pendant l'été de l'hémisphère Nord), pendant quelques milliers d'années. Martine Rosignol-Strick (CNRS-Université Paris VI), Martine Paterne et Franck Bassinot (CEA)

ont découvert que les moussons africaines et indiennes ont été énormes il y a 528 000 - 525 500 ans, à un moment où elles auraient dû être à peine renforcées. Cette anomalie serait le signe d'un événement climatique exceptionnel à l'échelle planétaire.

La Terre a enregistré l'amplitude de ces moussons dans les sédiments marins. M. Rosignol-Strick et ses collègues ont étudié une carotte forée en Méditerranée, à l'Est de la Sicile. Dans cette carotte, les sédiments généralement clairs sont entrecoupés de quelques couches noires, très riches en matière organique, qui indiquent que des moussons exceptionnellement fortes ont frappé l'Afrique de l'Ouest.